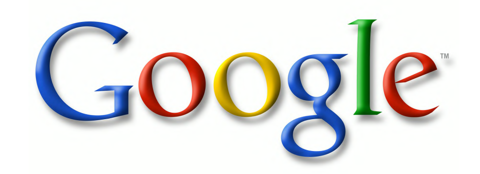
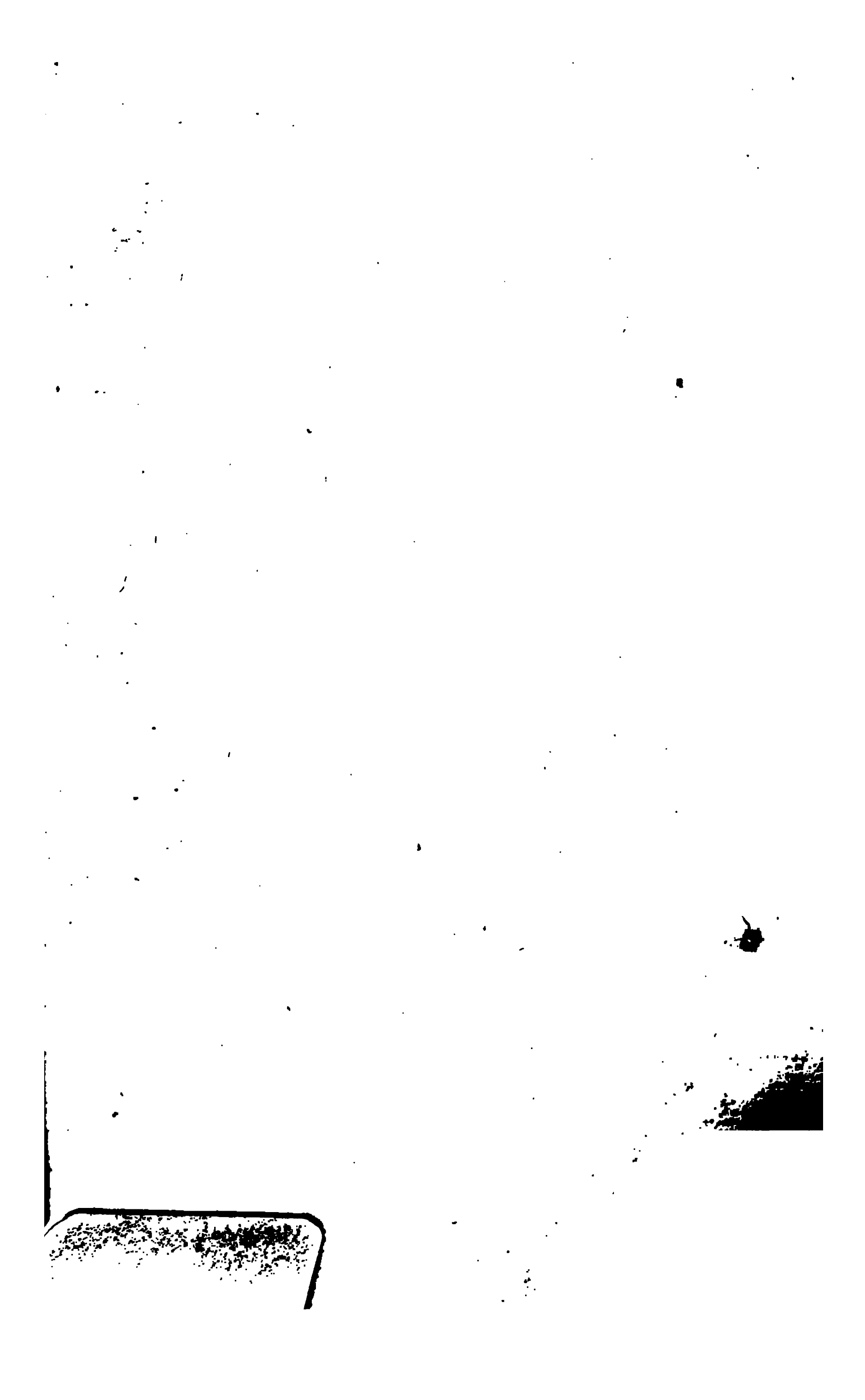

Google




1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

L'HOMME SANS FAÇON,

OU

LE VIEUX COUSIN,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Odéon, par les Comédiens Français, le 22 Pluviôse, an 6, samedi 10 Février 1798 (v. st.)

Par F. P. A. LEGER.

A PARIS,

Chez les Libraires { Au Théâtre de l'Odéon.
Au Théâtre du Vaudeville.
A l'Imprimerie, rue des Droits de l'Homme, n°. 44.

An VIe. 1798 (v. st.)

PERSONNAGES.	ARTISTES. CC. et Cnes.
FLORVAL.	*Saint-Phal.*
DERICÉ.	*Dupont.*
CAROLINE, sa femme.	*Simon.*
DUMONT, domestique de Dericé.	*Devigni.*
ROSETTE.	*Molière.*
M. DURAND.	*Ducroissi.*

La Scène se passe à la campagne, dans un beau jardin de la maison de Caroline.

L'HOMME SANS FAÇON, OU LE VIEUX COUSIN,

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CAROLINE, ROSETTE.

CAROLINE.

EH bien! ce cher parent d'hier soir arrivé,
Ce prétendu cousin est-il enfin levé?

ROSETTE.

Dès long-tems.

CAROLINE.

Que fait-il?

ROSETTE.

Ce qu'il fait! Je l'ignore:
Mais veuillez m'excuser : d'honneur je ris encore
De l'air avec lequel il est entré chez nous.
Minuit avait sonné; nous étions couchés tous:
Il frappe avec fracas; à l'instant à la porte,
Les yeux demi-fermés, un valet se transporte:
On ouvre, il entre.

CAROLINE.

Eh bien?

ROSETTE.

D'un ton ferme et tranchant,
Il veut qu'on le conduise à votre appartement.

A minuit! la demande était assez risible.
Caroline, à présent, ne peut être visible,
Lui dis-je : il est trop tard, vous la verrez demain.
» Vous plaisantez : Je suis son ami, son cousin;
» Et quoiqu'il soit minuit, je puis bien, j'imagine,
» A titre de cousin, entrer chez ma cousine.
Enfin, après avoir vivement combattu,
Longuement disputé, nous avons obtenu
Que, du parent pressé, l'ardeur impatiente,
En paix, jusqu'au matin, laisserait sa parente.

CAROLINE.

C'est bien heureux.

ROSETTE.

Alors, de lui seul occupé,
Il demande, à grands cris, qu'on lui serve un soupé.
A le lui préparer, tandis qu'on s'évertue,
Il parcourt la maison, il en fait la revue,
Descend, monte, va, vient, de la cave au grenier,
Du boudoir au sallon, de l'office au cellier,
Tourne et retourne tout, et se donnant carrière,
Il fait, du mobilier, un exact inventaire;
Puis, tout examiné, sans façon il choisit
La chambre la plus belle avec le meilleur lit.

CAROLINE.

Il est, à tant de traits, facile à reconnaître.

ROSETTE.

Ma curiosité vous surprendra peut-être,
Je n'en saurais douter : mais je ne conçois pas
Comment, dans le moment du plus grand embarras,
A l'instant de briser, par un secret divorce,
Les liens d'un hymen long-tems serrés par force,
Vous pouvez accueillir un homme qui, je crois,
A vos yeux, par hasard, n'a paru qu'une fois,
Et qui, tout en disant qu'il vous connaît à peine,
Dans ces lieux, cependant, vient s'établir sans gêne.

CAROLINE.

J'en conviens........A dîner chez mon oncle Dorval,
C'était ces jours derniers, je trouvai ce Florval,
Qui se dit mon parent, et qui, par politesse,
M'accabla, tout le jour, de soins et de tendresse.
A ses empressemens, n'osant me refuser,
Je crus innocemment pouvoir m'en amuser :
Quand, de son âge au mien, la distance établie,
De nos gaîtés, sur-tout, excusait la folie.

Je comptais que, d'ailleurs, cet excès d'amitié,
En nous quittant tous deux, allait être oublié,
Et qu'enfin, de long-tems, je ne verrais peut-être
Ce prétendu cousin qu'on m'avait fait connaître.
Pas du tout : juge un peu de mon étonnement!
Quand je le vis, soudain, m'annoncer poliment
Qu'il voulait, enchanté de notre intelligence,
Faire avec moi, bientôt, plus ample connaissance,
Et que, sous peu de jours, il viendrait, pour début,
M'offrir, de ses respects, l'hommage et le tribut.
Je pris son compliment pour un discours frivole ;
Mais tu vois, qu'à la lettre, il m'a tenu parole.

ROSETTE.

Pour vous rendre visite, il a bien pris son tems.

CAROLINE.

Il est vrai : mais tu sais qu'avec certaines gens
Il faut, quoiqu'on en ait, déguiser sa pensée,
Et feindre, en s'ennuyant, une gaîté forcée.

ROSETTE.

Mais songez qu'aujourd'hui nos deux tendres époux,
Arrivent de Paris pour briser avec nous.
Du vôtre, vous savez quelle est la jalousie ;
Ce sentiment a fait le malheur de sa vie :
Que ne pensera pas son esprit soupçonneux
S'il trouve, en arrivant, un homme dans ces lieux ?

CAROLINE.

L'âge du cher cousin doit arrêter, je pense,
Les traits que peut sur moi lancer la médisance.
Qu'au surplus mon époux s'en trouve bien ou mal,
Qu'il s'inquiette, ou non, du séjour de Florval,
C'est de quoi mon esprit ne se met point en peine.
Depuis un an, bientôt, victime de sa haine,
Je vois avec plaisir tout ce qui peut hâter
La rupture d'un joug qu'on ne peut plus porter.
Un seul point me prépare une cruelle épreuve ;
De mon premier mari, l'on me croit encore veuve.
Par crainte d'un tuteur qui le persécutait,
J'épousai Dericé sous le sceau du secret ;
Et l'éclat malheureux que l'on m'oblige à faire,
Va, d'un funeste hymen, dévoiler le mystère,
C'est-là tout le chagrin qu'aujourd'hui je ressens.

ROSETTE.

Prenez garde : souvent nous adorons les gens

Que nous croyons haïr : c'est ainsi que nous sommes.

CAROLINE.

Moi ! l'aimer ! à présent j'abhorre tous les hommes ;
Et celui qui, jadis, eut pour moi, tant d'attraits,
Dans mon cœur indigné ne laisse aucuns regrets.

ROSETTE.

Vous me faites trembler : mais, ne vous en déplaise,
Vous avez, de l'hymen, goûté tout à votre aise.
Mais moi qui ne suis, grace à votre aversion,
Depuis plus de dix mois, femme encor que de nom.
Moi, qui trouve très-dur de songer au veuvage
Avant d'avoir connu ce qu'est le mariage,
Sans vous en offenser, trouvez bon, s'il vous plaît,
Que je défende un peu mon petit intérêt,
Et que pour rapprocher votre cœur inflexible
D'un cœur qui vous fut cher, je fasse l'impossible.
Car, enfin, vous sentez que si votre mari
Divorce sans retour, Dumont divorce aussi.
Tel maître, tel valet : si j'aime ma maîtresse,
Il ressent pour son maître une égale tendresse ;
Et nous serons forcés, si vous brisez vos nœuds,
Par amitié pour vous, de nous haïr tous deux.
Ce parti convient mal à l'amour le plus tendre.

CAROLINE.

J'en suis désespérée.

ROSETTE.

Eh bien ! daignez m'entendre.
Votre mari sans doute a des torts avec vous.
Je le sais, il est brusque, et fantasque et jaloux.
Il a presque épuisé sa fortune et la vôtre.
Mais si vous le quittez, il faut en prendre un autre ;
Car, au printems de l'âge, on ne peut décemment,
Dans le fond d'un désert végéter tristement.
Quelques soient, d'un mari, les torts et la conduite,
Rarement ce qu'on prend vaut mieux que ce qu'on quitte.
Parcourez l'Univers de l'un à l'autre bout,
Les amans, les maris sont les mêmes par-tout.
Du plus au moins il est si peu de différence,
Qu'on pourrait les peser dans la même balance.
Et tout en déclamant contre tout ce qu'ils font,
Les femmes cependant les prennent comme ils sont.

CAROLINE.

On vient.

ROSETTE.

C'est le cousin qui, tout parfumé d'ambre,
A de votre mari pris la robe de chambre.

CAROLINE.

Du silence, sur-tout : nous devons lui céler
Des secrets, que trop tôt, il faudra révéler.

ROSETTE.

Comptez sur ma prudence, ainsi que sur la vôtre :
Quoique femme, au besoin, je me tais comme une autre.

SCENE II.

CAROLINE, FLORVAL, ROSETTE.

CAROLINE.

EH! bonjour, mon cousin ; soyez le bien venu.

FLORVAL.

De vous, je ne sais pas si j'étais attendu ;
Mais depuis le moment où mes yeux vous ont vue,
Depuis le jour heureux où je vous ai connue,
Je n'ai pu, tourmenté d'un desir curieux,
Résister à l'attrait de vous connaître mieux.

CAROLINE.

Je suis à ce desir on ne peut plus sensible.

ROSETTE, *à part.*

Le plaisir qu'il nous fait est incompréhensible.

FLORVAL.

Pardonnez, je vous prie, à mon empressement,
Si, dans ce négligé, je parais librement.

ROSETTE.

Il est depuis long-temps de notre connaissance.

FLORVAL.

Comme tous mes effets sont à la diligence,
Et qu'ils n'arriveront que tard à la maison,
Que d'ailleurs, en campagne on se met sans-façon,
Ne voulant point paraître en habit de voyage,
J'ai trouvé cette robe, et j'en ai fait usage.

CAROLINE.

Vous avez bien fait.

ROSETTE, *à part.*

Oui : pour bien être accueilli
De la femme, Florval prend l'habit du mari :
C'est adroit.

FLORVAL.

Dès long-tems je parcours la campagne,
Et je sens maintenant, que l'appétit me gagne.
(*à Rosette.*)
Faites-nous sur le champ servir le déjeûné.

ROSETTE.

J'y cours ; mais, en sortant, l'avez-vous ordonné ?
Mangez-vous froid ou chaud ?

FLORVAL.

Pour ne gêner personne,
Je m'arrange fort bien de tout ce qu'on me donne ;
Mais lorsque par hasard on veut savoir mon goût,
C'est le bon chocolat que je préfère à tout.

ROSETTE.

Fort bien : vous allez être obéi tout-à-l'heure.

FLORVAL.

Un mot : du messager vous savez la demeure ?

ROSETTE.

Oui, vraiment.

FLORVAL.

Envoyez demander mes effets:
C'est une grande malle avec deux gros paquets.

ROSETTE, *à part, en sortant.*

O ! juste ciel ! à quoi sommes-nous condamnées !
Le malheureux, chez nous, va rester des années.

SCENE III.

FLORVAL, CAROLINE.

CAROLINE, *à part.*

Nous nous en déferons, je crois, mal-aisément.

FLORVAL.

Vous voyez qu'avec vous, j'en use librement.

Mais depuis quarante ans, j'eus toujours pour maxime,
D'être à l'aise chez ceux que j'aime et que j'estime.

CAROLINE.

Ici vous trouverez entière liberté.

FLORVAL.

Tant mieux : car, selon moi, dans la société,
Rien, de tous les plaisirs, ne trouble l'harmonie
Comme le ton guindé de la cérémonie.
J'aime un cercle paisible, un séjour fortuné,
Où l'on ne soit jamais ni gênant ni gêné.
Où libre et dégagé de faiblesse ou de crainte,
On puisse à tous ses goûts se livrer sans contrainte.
Où l'on n'ait point enfin, ce ton servile et bas
Qui nous force à vouloir ce qui ne nous plaît pas.

CAROLINE.

Vous avez bien raison : c'est aussi mon systême ;
Et tant que je le puis, j'agis toujours de même :
Quelquefois, cependant, avec certaines gens,
Il faut, bon-gré mal-gré, cacher ses sentimens,
Et souvent supporter, par pure bienséance,
Des plus indifférens les soins et la présence.

FLORVAL.

Vous avez tort : pour moi, toujours franc et loyal,
Je reste où je suis bien ; je pars quand je suis mal.
Aussi, je veux qu'usant de la même franchise,
Lorsque je suis de trop, sans gêne on me le dise.

CAROLINE.

Cet aveu me ravit ; car je ne cache pas
Que j'étais aujourd'hui dans un grand embarras;
Pour affaire, à Paris, contrainte de me rendre,
Je ne savais pas trop comment vous faire entendre
Que de vous recevoir, quelque soit le plaisir,
Je ne puis en ces lieux long-tems vous retenir;
Et que, demain matin, quelqu'effort qu'il m'en coûte,
De Paris, sans délai, je dois prendre la route.

FLORVAL.

Quoi ! par moi ce voyage aurait été gêné !
Jamais votre cousin ne vous l'eût pardonné.
De vous perdre si-tôt, je suis inconsolable :
Mais on doit préférer l'utile à l'agréable.
Le moyen le plus sûr d'être toujours heureux,
C'est de voir ses amis, non pour soi, mais pour eux ;

Et jusqu'à les gêner, pousser le despotisme,
Ce n'est plus amitié, c'est insigne égoïsme.

CAROLINE, *à part.*

Il reçoit son congé mieux que je n'aurais cru.

FLORVAL.

Supposez donc qu'ici je ne suis pas venu;
Et, sans me témoigner un regret inutile,
Sur-le-champ, s'il le faut, retournez à la ville.

CAROLINE, *à part.*

Nous en voilà défaits.

FLORVAL.

Dans ce charmant séjour,
De ma cousine, moi, j'attendrai le retour.

CAROLINE.

Quoi! seul dans ce désert!

FLORVAL.

J'aime la solitude :
Je m'en suis, dès long-tems, fait la douce habitude.

CAROLINE.

Mais si j'étais huit jours sans revenir ici?

FLORVAL.

Quinze, si vous voulez; n'ayez point de souci.
Je chéris la campagne avec idolâtrie:
Là, toujours occupé de quelque rêverie,
Je cours les bois, les monts; le crayon à la main,
D'un site original j'ébauche le dessin.
Tout, avec intérêt, frappe mon ame émue:
J'admire un laboureur courbé sur sa charrue;
Mon œil, dans les vallons, voit bondir les troupeaux;
Je m'anime aux concerts que forment les oiseaux.
Convenez qu'une vie aussi douce et tranquille
Vaut bien tout le fracas que l'on trouve à la ville.
Que voit-on, en effet, dans vos cercles nombreux!
Bien des gens ennuyés, et beaucoup d'ennuyeux.
On ne s'occupe plus qu'à parler politique.
Chacun veut, à son gré, régir la république.
On dispute, on s'échauffe, et l'esprit de parti
Ne veut, sur aucun point, avoir le démenti.
L'un, grand calculateur, vient avec importance,
Par un plan infaillible, arranger la finance.
L'autre, du cabinet, pénétrant les secrets,
Vous explique, de tout, la cause et les effets.

En un mot, si la paix n'épuise la matière,
Bientôt, je vous réponds, comme l'a dit Molière,
On ne trouvera pas, en France, une maison
D'où le raisonnement n'ait banni la raison.
Je n'exagère point : du moins à la campagne,
Avec la liberté, le plaisir m'accompagne.
Sans vouloir pénétrer un obscur avenir,
Du présent, tel qu'il est, je me plais à jouir.
Paisible citoyen, je reste dans ma sphère :
A toute faction mon ame est étrangère;
Et lorsque tant de gens cherchent par quel secret
Ils pourront vivre heureux, je le suis en effet.

CAROLINE.

J'admire, mon cousin, votre philosophie;
Mais, sans société, quelquefois on s'ennuie,
Et seul, avec regret, je vous saurais ici.

FLORVAL.

Je vous l'ai déjà dit : n'ayez point de souci.
Je remplirai fort bien le tems de votre absence,
Et déjà mon ouvrage est préparé d'avance.
J'ai vu votre maison, le parc, les pièces d'eau;
L'ensemble, j'en conviens, m'en a paru fort beau :
Dans les détails, pourtant, j'ai le projet de faire
Quelqu'embellissement que je crois nécessaire.

CAROLINE, *à part.*

Il ne s'en ira pas.

FLORVAL.

Et je veux qu'au retour,
Il ne vous manque rien dans ce joli séjour;
Qu'au gré de vos desirs, ayant tout en partage,
Vous y puissiez jouir d'un bonheur sans nuage.

CAROLINE.

C'est fort obligeant.

FLORVAL.

Ah! pour vous rendre mes soins,
Que n'ai-je à vous offrir quelques vingt ans de moins!
Je suis veuf, sans enfans; ma fortune est passable :
Vous êtes aussi veuve, et de plus fort aimable;
Peut-être aurions-nous pu, par quelqu'heureux moyen,
De notre parenté, resserrer le lien.

CAROLINE.

De grace, mon cousin, trêve de badinage.

FLORVAL.

Oh! oui : le ton galant convient mal à mon âge ;
Et d'ailleurs on m'a dit que, dans vos premiers nœuds,
Vous n'avez pas joui d'un destin fort heureux.
Votre époux, je le sais, bizarre en sa conduite,
Appréciait fort mal votre rare mérite.
Il n'avait point, pour vous, cette amabilité,
Ni même ces égards qu'on doit à la beauté.
Eh bien! moi, je prétends vous en donner un autre,
Qui sache réparer les sottises du vôtre.
Peu m'importe qu'il ait beaucoup ou peu de bien;
Une fois votre époux, je lui donne le mien.

CAROLINE.

Cet excès de bonté, cette offre généreuse,
Et ce vœu prononcé de me savoir heureuse,
Tout ici, je l'avoue, a droit de me flatter;
Mais, malheureusement, je n'en puis profiter.
Un cœur qui, dans l'hymen, n'a trouvé que des peines,
Ne peut être tenté de reprendre ses chaînes.

FLORVAL.

Oh! nous viendrons à bout de vous persuader:
Quand le combat fatigue, on finit par céder.
De vaincre vos dégoûts, moi, je fais mon affaire.

CAROLINE, *à part.*

Je crois que le cousin finira par me plaire.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, ROSETTE.

FLORVAL.

Eh bien!

ROSETTE.

Le chocolat est prêt, il vous attend.

FLORVAL.

Grand-merci..... Venez-vous?

CAROLINE.

Je vous suis dans l'instant.

FLORVAL.

Fort bien : pas de façons ; liberté toute entière.

ROSETTE.

Je suis de votre avis : c'est la bonne manière.

SCENE V.

CAROLINE, ROSETTE.

ROSETTE.

Eh bien ! que pensez-vous de votre cher cousin ?

CAROLINE.

Je suis au désespoir.

ROSETTE.

Et pourquoi donc ?

CAROLINE.

En vain,
J'ai su, pour le forcer d'abréger sa visite,
Prétexter qu'une affaire importante et subite,
M'obligeait, dès demain, à quitter ce séjour;
Il y veut, m'a-t-il dit, attendre mon retour.

ROSETTE.

Mais cet homme est vraiment un être inconcevable;
Le souffrir plus long-tems, serait inexcusable;
Et je vais, sans détour, lui donner son congé.

CAROLINE.

Un tel original veut être ménagé :
D'ailleurs, je l'avouerai ; quoiqu'ici ses manières,
Dans ce qu'il dit et fait, soyent assez singulières ;
Quoiqu'il agisse enfin dans la maison d'autrui,
Tout aussi librement qu'il agirait chez lui :
Même, en m'embarrassant, sa franchise m'amuse :
De tous ses procédés, son bon cœur est l'excuse ;
Et puisque tant de fois, des gens les plus pervers,
Nous avons pardonné les coupables travers,
On peut bien, selon moi, sans crainte et sans scrupule,
A l'homme franc et bon, passer un ridicule.

ROSETTE.

Tout cela, c'est fort bien : mais avec votre époux,
S'il arrive, comment vous arrangerez-vous ?

CAROLINE.

Et c'est ce qui me cause un embarras extrême :
De Dericé, pour moi, si le cœur est le même,
S'il veut rompre le nœud qui nous unit tous deux,
Florval sera témoin de nos débats affreux ;
Il instruira mon oncle, à qui j'ai fait mystère
D'un hymen que, jamais, il ne m'eut laissé faire ;
Et, d'un pareil oubli, ce vieillard indigné,
Peut disposer du bien qu'il m'avait destiné.

ROSETTE.

C'est très-fâcheux.

CAROLINE.

Pourtant, au point où m'a réduite,
De mon très-cher époux, la prodigue inconduite......

ROSETTE.

Ce petit accident viendrait mal-à-propos.

CAROLINE.

C'est un mauvais moyen pour réparer nos maux.
Quand je sais, qu'alarmé d'une trop longue absence,
Maint créancier commence à perdre patience :
Et que même aujourd'hui, l'inflexible Durand,
Nous cherche et nous poursuit avec acharnement.

ROSETTE.

N'importe : nos maris, près de nous, vont se rendre :
En sentinelle, ici, moi, je vais les attendre.
Je dirai que nos cœurs flottant, irrésolus,
Veulent, pour réfléchir, quinze ou vingt jours de plus.

CAROLINE.

Mais ils vont se fâcher.

ROSETTE.

Que nous fait leur colère ?
Au mari que l'on quitte, on prend peu soin de plaire.
S'ils viennent, au contraire, et tendres et soumis,
Ranimer le flambeau de leurs feux endormis,
Ils seront trop heureux qu'un peu de complaisance
Les fasse recevoir avec quelqu'indulgence.
Sur mon adresse, alors, sans trop vous effrayer,
Reposez-vous du soin de les congédier.

CAROLINE.

Je sais quelle est pour moi, ton amitié fidèle;
Rosette, en tout ceci, je me fie à ton zèle.
Moi, je vais essayer; s'il est en mon pouvoir,
D'éloigner le cousin, du moins, jusqu'à ce soir.

SCENE VI.

ROSETTE, *seule.*

Eh bien! voyez pourtant, l'embarras où nous sommes!
Pour deux maris encor! .... c'est affreux! .... vilains hommes!
Pourquoi sachant si bien ce que vous valez tous,
Nous laissons-nous toujours ensorceler par vous?
J'entends du bruit.... on vient.... Si je n'ai la berlue,
J'apperçois une chaise au bout de l'avenue!
C'est Dumont et son maître.... Ah! le ciel soit béni!
Pour passer mon humeur, j'aurai donc un mari!
Ils descendent.... Mais, quoi! .... tous les deux, ce me semble
Avec beaucoup de feu s'entretiennent ensemble....
Bon! Dumont, vers ces lieux, poursuit seul son chemin:
Sans doute, le maraud vient sonder le terrein.
C'est dans l'ordre.... Tant mieux, je sens à ma colère
Que je vais l'accueillir de la bonne manière.
Le moyen le plus sûr de n'avoir jamais tort,
C'est toujours, m'a-t-on dit, de crier le plus fort.

SCENE VII.

DUMONT, ROSETTE.

DUMONT, *faisant claquer son fouet.*

Hola! quelqu'un?

ROSETTE.

C'est toi! que veux-tu, monstre infâme?

DUMONT.

A ce ton de bonté je reconnais ma femme.

ROSETTE.

Que viens-tu faire ici?

DUMONT.

Je suis ambassadeur.

ROSETTE.

Que nous annonces-tu, messager de malheur?

DUMONT.

De mon maître, aujourd'hui, plénipotentiaire,
Je viens vous proposer ou la paix ou la guerre.

ROSETTE.

Le choix, en pareil cas, n'est pas douteux pour nous:
Les femmes n'ont la paix que loin de leurs époux.
C'est assez clairement, je crois, vous faire entendre
Que nos maris, sur nous, n'ont plus rien à prétendre.

DUMONT, *à part.*

Je ne m'attendais pas à cette fermeté.

ROSETTE, *à part.*

Il est, de mon accueil, un peu déconcerté.

DUMONT.

Adieu.

ROSETTE.

Déjà? Dumont n'a donc plus rien à dire?

DUMONT.

Le message rempli, l'envoyé se retire.

ROSETTE, *à part.*

Il s'en va tout de bon.

DUMONT, *à part.*

Elle me laisse aller.

ROSETTE, *à part.*

J'en suis pourtant fâchée.

DUMONT, *à part.*

On va me rappeller.

ROSETTE.

Ecoute.

DUMONT.

Que veux-tu?

ROSETTE.

ROSETTE.

De notre complaisance,
Vous devez, tous les deux, être enchantés, je pense.

DUMONT.

Il est vrai; mais, pourtant, je t'avouerai tout bas,
Que mon maître, ni moi, nous ne l'espérions pas.

ROSETTE.

Que prétendiez-vous donc?

DUMONT.

Sans fard, je le confesse,
Reconquérir les droits qu'accorde la tendresse.

ROSETTE.

Bien sérieusement?

DUMONT.

Oui; mais tu m'as fait voir
Qu'on nous interdit tout, même jusqu'à l'espoir.

ROSETTE.

Imbécille!

DUMONT.

Comment? tu m'aimes donc encore?

ROSETTE.

Et toi, me chéris-tu?

DUMONT.

Friponne! je l'ignore;
Mais depuis que de toi j'ai vécu séparé,
Le bonheur à mes yeux ne s'est jamais montré.

ROSETTE, *à part.*

Je respire.

DUMONT.

Et toi?

ROSETTE.

Moi? je ne sais si je t'aime;
Mais je suis, sans Dumont, d'une tristesse extrême.

DUMONT.

Je n'ai plus d'appétit, rien ne flatte mon goût.

ROSETTE.

Moi, si gaie autrefois, je ne ris plus du tout.

DUMONT.

Tu sais, qu'épris du vin, jusques à la folie,
Au fond d'un cabaret, j'aurais passé ma vie;

Que toujours possédé de la fureur du jeu,
J'aurais, comme l'on dit, joué les pieds au feu:
Qu'enfin, à tes appas, quelquefois infidèle,
Mon cœur un peu coquet volait de belle en belle:
Que toujours séducteur, et toujours triomphant,
Je vivais de plaisirs; eh bien! ma chère enfant,
Depuis qu'un sort jaloux a séparé nos ames,
Je n'aime plus le jeu, ni le vin, ni les femmes.

ROSETTE.

Je suis bien pis encor: de plus d'un trait malin,
Je me plaisais souvent à frapper le prochain;
Indiscrette par fois, et toujours curieuse,
De surprendre un secret, je me trouvais heureuse.
Par l'espoir d'accorder d'innocentes faveurs,
J'aimais à m'entourer de mille adorateurs.
Je savais faire, avec une adresse infinie,
Jouer tous les ressorts de la coquetterie.
Juge, mon cher Dumont, de ce qu'a fait sur moi
Le douloureux ennui de vivre loin de toi!
Je ne sais plus médire; et pleine d'indulgence,
Sur les défauts d'autrui je garde le silence.
Discrette au dernier point, sans peine et sans regret,
Je verrais un ami me cacher un secret.
En un mot, mes attraits qui, par droit de conquête,
A tant de courtisans, ont fait tourner la tête,
Sans nul dépit, je crois, se verraient négliger.

DUMONT.

De tout cela, ma chère, il faut nous corriger.

ROSETTE.

Le remède est facile.

DUMONT.

Avec un peu d'adresse;
C'est de rapatrier mon maître et ta maîtresse,
Et je cours l'annoncer au bouillant Dericé.

ROSETTE.

Doucement, mons Dumont, vous êtes trop pressé.
Je veux bien resserrer le nœud qui nous enchaîne;
Mais, de ses sentimens, ma maîtresse incertaine,
Veut, pour se décider, au moins, quinze ou vingt jours.
Et pour qu'aucun objet ne dérange le cours
De ses réflexions, elle veut que, sur l'heure,
Vous quittiez, tous les deux, cette triste demeure,

Et que pour nous fléchir, sans faire aucun effort,
Vous alliez, à Paris, attendre votre sort.

DUMONT.

Ce projet est vraiment d'une bizarrerie....

ROSETTE.

Point de raisons : partez, ou brouillés pour la vie.

DUMONT.

Nous partons.... mais, du moins, n'ayez pas la rigueur
De nous faire acheter trop cher notre bonheur.
Nous sommes bien soumis, bien tendres, bien aimables,
Nous sentons tous les torts dont nous étions coupables;
De ces attraits vainqueurs, plus que jamais charmés,
Du feu le plus brûlant, nous sommes consumés.
Mais, quelqu'ardent qu'il soit, il est pourtant à craindre
Que, faute d'aliment, il ne vienne à s'éteindre.
Ainsi, puisse l'amour, et pour nous, et pour eux,
Abréger la longueur de cet exil affreux!
J'emporte, en te quittant, ton image en mon ame,
Et je pars moins l'époux, que l'amant de ma femme.

SCENE VIII.

ROSETTE, *seule.*

Enfin, du cher cousin, les regards indiscrets,
Ne pourront pas, du moins, pénétrer nos secrets.
Ainsi tout en marchant au but qui m'intéresse,
J'épargne des chagrins à ma bonne maîtresse.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DERICÉ, DUMONT.

DERICÉ.

Tu me presses, en vain, je ne partirai pas.

DUMONT.

Mais vous nous exposés aux plus grands embarras ;
Songez que votre femme et l'ordonne et l'exige.

DERICÉ.

Quoiqu'il puisse arriver, je veux rester, te dis-je.

DUMONT.

En voulant brusquer tout, vous allez tout gâter.

DERICÉ.

Sans la voir un instant, je ne puis la quitter.
Eh quoi ! par mes soupçons et par ma jalousie,
J'aurai fait, si long-tems, le malheur de sa vie !
Non content d'engager les trois quarts de mon bien,
En prodigalités, j'ai dissipé le sien ;
Et l'on prétend encor que ma tendresse hésite
A réparer le tort que m'a fait ma conduite.
Non, guéri pour jamais, d'un sentiment jaloux,
Aussi sensible amant que délicat époux,
Je veux, du cher objet de toutes mes pensées,
Obtenir le pardon de mes erreurs passées.
Je veux, en m'acquittant de tout ce que je dois,
Sur ses biens engagés, lui rendre tous ses droits,
Et me chargeant, tout seul, de la dette commune,
Rattacher à son char l'amour et la fortune.
Allons, va m'annoncer.

DUMONT.

Mais, enfin, songez donc
Que, pour nous éviter, on a quelque raison,
Et que, très-rarement, une femme pardonne
D'enfreindre brusquement les ordres qu'elle donne.

DERICÉ.

Quel motif si puissant la contraint à me fuir,
Quand, de mon arrivée, on l'a fait avertir?

DUMONT.

La colère, et l'amour.

DERICÉ.

Cette expresse défense
A d'étranges soupçons, pourrait donner naissance,
Eh bien! je veux la voir.

DUMONT.

O ciel! oubliez-vous
Que vous avez promis de n'être plus jaloux?

DERICÉ.

D'un pareil sentiment, je n'ai point l'injustice;
Mais je me sens piqué du bizarre caprice
Qui, sans même daigner m'en donner la raison,
Me bannit aujourd'hui de ma propre maison.

DUMONT.

On veut nous éprouver, ce n'est pas autre chose.

DERICÉ.

M'éprouver! eh! pourquoi?

DUMONT.

Mais c'est, je le suppose,
Parce qu'on veut savoir, si nos cœurs prévenus
De leur égarement, sont enfin revenus;
Et si, pour l'avenir, on peut croire d'avance
A moins de brusquerie, et plus de complaisance.
Sur ce chapitre-là nous devons avouer
Que nos femmes, de nous, n'ont pas à se louer.

DERICÉ.

Eh bien! vas retrouver cette épouse si chère;
Peins-lui mon repentir et mon regret sincère:
Dis-lui que, respectant ses ordres souverains,
Je remets désormais mon sort entre ses mains.

Mais qu'aujourd'hui, du moins, j'exige que sa bouche
S'explique franchement sur tout ce qui me touche.
Vas, cours.

DUMONT.

Vous l'exigez; je serai mal reçu:
Mais souvenez-vous bien que vous l'avez voulu.

SCENE II.

DERICÉ, *seul.*

N'IMPORTE; il faut qu'enfin mon destin s'accomplisse:
Pour moi l'incertitude est un trop long supplice.
Si je suis mal reçu, si je suis maltraité,
Je ne m'en plaindrai point, je l'ai bien mérité.
Injuste en mes soupçons, en mes transports coupable,
J'ai, des cœurs vertueux, aigri le plus aimable.
Mais, grace à ses bontés, si le mien éperdu,
Peut recouvrer jamais le bien qu'il a perdu
J'atteste ici le ciel, qu'autant sur mon épouse
Je versai le poison de ma fureur jalouse,
Autant, par ma tendresse et mes soins empressés,
Je veux faire oublier mes caprices passés.....
Qu'apperçois-je là-bas?.... Mais, si j'en crois ma vue,
C'est Florval..... Oui, c'est lui qui parcourt l'avenue.....
Florval ici! Florval!..... vêtu de mes habits!.....
J'entends: voilà pourquoi l'on ne m'a point admis......
Il s'approche..... Restons; il me pourra, j'espère,
De cette énigme étrange expliquer le mystère.

SCENE III.

FLORVAL, DERICÉ.

FLORVAL.

QUEL est cet étranger? Eh mais! c'est Dericé!
Bon jour, mon cher ami..... Que de tems s'est passé

Depuis que je t'ai vu !.... Dis-moi donc quelle cause
Te conduit en ces lieux ?..... Pourrai-je à quelque chose
Te servir ?

DERICÉ.

Je rends grace à ce soin obligeant ;
Mais je n'en puis ici profiter pour l'instant.
Assez peu satisfait d'un voyage inutile,
Il faut que, sur-le-champ, je retourne à la ville.
Et tandis que mes gens préparent mes chevaux,
De ces vastes jardins, qui m'ont paru fort beaux,
J'admirais le dessin et la magnificence.

FLORVAL.

Quoi ! partir aujourd'hui ! tu plaisantes, je pense.
La distance est trop grande, et la nuit, sans danger,
Tu sais que, maintenant, on ne peut voyager.
Je ne souffrirai point qu'un ami que j'estime,
D'une imprudence ici devienne la victime.
Ainsi, je te retiens.

DERICÉ.

Cet intérêt si doux
Me fait beaucoup d'honneur..... C'est donc ici chez vous ?

FLORVAL.

Non pas précisément ; mais c'est la même chose.
De tout, selon mon gré, dans ces lieux je dispose.
Je suis venu passer les beaux jours du printems
Chez une femme riche, et que mille agrémens
Rendent à chaque instant plus belle et plus aimable,
Egale en son humeur, spirituelle, affable ;
De tout ce qui l'entoure elle fait le bonheur.

DERICÉ, *avec un ris forcé.*

Vous en parlez vraiment avec une chaleur......

FLORVAL.

Je dis la vérité : la tendre Caroline
Est, sous tous les rapports, une femme divine ;
Esprit, graces, bon cœur..... Je vais t'y présenter ;
Tu seras bien reçu, je puis te l'attester.

DERICÉ.

Non : je craindrais qu'ici ma présence importune
Ne dérangeât un peu votre bonne fortune.

FLORVAL.

Tu plaisantes ! Jadis, j'en conviens sans détour,
J'aurais pu lui payer le tribut de l'amour :

Mon cœur me l'eût prescrit ; mais l'amitié fidelle
Est le seul sentiment qui m'enchaîne auprès d'elle.

DERICÉ.

Vous êtes trop discret.

FLORVAL.

Je lui cherche un mari.....
Parbleu ! fort à propos je te rencontre ici.

DERICÉ.

Comment ! moi, l'épouser !

FLORVAL.

Sans doute.

DERICÉ.

Elle est donc veuve ?

FLORVAL.

Elle a fait, de l'hymen, une assez triste épreuve,
Suivant ce qu'on m'a dit ; elle avait pour époux
Un homme soupçonneux, dissipateur, jaloux,
Dont l'humeur à-la-fois et bizarre et quinteuse,
Rendit, pendant long-tems, sa destinée affreuse.

DERICÉ.

Et cet époux n'est plus ?

FLORVAL.

Voyez le grand effort !
Puisque sa femme est veuve, il faut bien qu'il soit mort.

DERICÉ.

Pas toujours.

FLORVAL.

C'est celui qu'il faut que tu remplaces.
Jeune, riche, charmant, et par-tout sur tes traces,
Enchaînant tour-à-tour l'Amour et le Plaisir,
Près d'elle, tu ne peux manquer de réussir,
Et c'est ce que de toi mon amitié réclame.

DERICÉ, *à part.*

Je viens fort à propos pour épouser ma femme.

FLORVAL.

Tu ne dis rien ?

DERICÉ.

Cette offre a bien de quoi tenter ;
Mais vous me permettrez de ne point l'accepter.

FLORVAL.

De ce refus, du moins, puis-je savoir la cause?

DERICÉ.

Mais j'aime à vivre en paix, ce n'est pas autre chose.

FLORVAL.

Tu veux donc, pour toujours, ignorer les douceurs
Qu'un hymen fortuné sait verser en nos cœurs?

DERICÉ.

Dites, dites plutôt que ses funestes chaînes
Pour un léger plaisir, nous offrent mille peines.

FLORVAL.

Insensé!

DERICÉ.

De l'hymen je respecte la loi;
Mais je ne sens que trop qu'il n'est pas fait pour moi.

FLORVAL.

Vois ces tendres époux, au sein d'un bon ménage,
Goûter, du vrai bonheur, le paisible avantage.
Etroitement unis, leurs deux cœurs n'en font qu'un;
La peine et le plaisir chez eux tout est commun.
Ils s'aiment, et les fruits de leur vive tendresse,
En resserrant leurs nœuds, augmente leur ivresse.
L'époux, si le chagrin vient troubler son repos,
Trouve un cœur toujours prêt à partager ses maux.
La consolante voix d'une épouse chérie,
Rend le calme et la paix à son ame attendrie;
Et, dans le malheur même, un souris plein d'appas
Lui ménage un plaisir qu'il ne connaissait pas.
Souvent, dis-tu, l'hymen offre quelques orages;
Mais les jours les plus beaux ont de légers nuages.
On se brouille, qu'importe? il faut un peu bouder
Pour avoir l'agrément de se raccommoder.
J'en ai l'expérience: une femme adorable
Répand, sur notre vie, un charme inexprimable;
Et de tous nos desirs, ce sexe unique objet,
Est le plus doux présent que le ciel nous ait fait.

DERICÉ.

Pour l'hymen, j'en conviens, vous plaidez comme un ange.
Mais plaignez, d'un ami, l'aveuglement étrange.
Sans me persuader, vous m'avez convaincu.

FLORVAL.

Ainsi, dans mon espoir, je me verrais déçu !
Mais non, vois un moment l'aimable Caroline,
Vois cet objet charmant qu'un ami te destine.
Si, quand tu l'auras vue, elle ne te plaît pas,
Je n'insisterai plus.... La voici, parlons bas;
Comment la trouve-tu?

DERICÉ.

Je la crois fort jolie.

FLORVAL.

Mais, sans exagérer, tu peux dire accomplie.

SCENE IV.

CAROLINE, FLORVAL, DERICÉ.

CAROLINE, *à part.*

Il est avec Florval ! ô ciel ! quel embarras !

DERICÉ, *à part.*

Je vois qu'en ce moment, l'on ne m'attendait pas.

CAROLINE, *à part.*

On me joue.

DERICÉ.

On me craint.

FLORVAL, *à part.*

Dans leurs yeux je crois lire
Qu'un invincible attrait l'un l'autre les attire.
Bon ! je réussirai.... Me serait-il permis
D'oser vous présenter un de mes bons amis ?

CAROLINE, *à part.*

Florval est-il instruit ?

FLORVAL.

Dans votre voisinage,
Dericé, pour affaire, ayant fait un voyage,
Voulait partir d'abord; mais je l'ai retenu,
L'assurant que, de vous, il serait bien reçu.

CAROLINE, *à part.*

Il ne sait rien.

DERICÉ.

Ici je vous gêne peut-être,
Aussi, quoique Florval m'ait forcé de paraître,
Veuillez me témoigner si je suis importun.

FLORVAL.

Ce début-là, mon cher, n'a pas le sens commun.
Excusez-le, cousine, il est un peu timide;
Mais c'est un bon enfant qu'en tout point l'honneur guide,
Franc, loyal.... Tous les deux, quand vous vous connaîtrez,
Je suis presque certain que vous vous conviendrez.
Qu'en pensez-vous?

CAROLINE.

Moi!

FLORVAL.

Vous. Il a de la tournure,
L'œil vif, le teint fleuri....

CAROLINE.

Ce n'est ni la figure
Ni les dehors brillans qu'on doit priser le plus.
Hélas! combien de gens un coup d'œil a perdus!
Craignons, des sens trompés, la dangereuse amorce.
D'un arbre, qui ne voit que les fleurs ou l'écorce,
Séduit par des appas toujours beaucoup trop chers,
Ne recueille souvent que des fruits bien amers.

DERICÉ.

Votre sexe, en ce point, quelquefois nous approche.

FLORVAL.

Mais rien n'est moins galant qu'un semblable reproche.

DERICÉ.

Parmi beaucoup de traits que je puis rapporter,
Il en est un récent que je vais vous citer.
Epris, depuis long-tems, de l'amour le plus tendre,
Pour un objet charmant, l'infortuné Clitandre....
Clitandre ici, pour cause, est un nom supposé.

CAROLINE.

(*à part.*)
Je vous entends.... L'ingrat!

FLORVAL.

Poursuis ton exposé,

Déjà, sur le début, je sens qu'il m'intéresse.

DERICÉ.

Clitandre donc, charmé des traits de sa maitresse;
En jeune homme, enivré de ces appas vainqueurs,
Qui, du premier regard, enchaînent tous les cœurs,
Croyant que la douceur et qu'un bon caractère
Etaient, de la beauté, l'apanage ordinaire,
S'engage avec transport dans les nœuds de l'hymen.
Mais que n'avait-il fait un plus mûr examen!
Bientôt cette beauté si chère, si touchante,
Devient, en un moment, dure, altière, exigeante;
Ne veut rien excuser, et fait tous ses efforts
Pour aigrir son époux, et lui trouver des torts.
Peut-être, il n'était pas tout-à-fait sans reproche.
Mais la sévérité rarement nous approche.
Tel qu'un peu d'indulgence, et deux mots de douceur,
Auraient pu retirer des sentiers de l'erreur,
Se cabrant sous l'effort d'un frein insupportable,
D'indiscret qu'il était, devient souvent coupable.
Aussi, las de ne voir, dans sa brusque moitié,
Qu'un censeur inflexible, un cœur sans amitié,
Le malheureux Clitandre, enfin, brisa sa chaîne.
S'il prit un tel parti, ce ne fut pas sans peine.
A son ame agitée, il en a bien coûté;
Mais il fallut céder à la nécessité;
Et bientôt il apprit, recourant au divorce,
Qu'il ne faut pas juger un arbre sur l'écorce.

FLORVAL.

Ce Clitandre a raison, et sa femme avait tort.
Faut-il donc entre époux tant exiger?

CAROLINE.

D'accord.

Mais, c'est qu'en accusant une épouse sauvage,
Peut-être on peint l'époux avec trop d'avantage.

DERICÉ.

Je dis ce que je sais.

CAROLINE.

Le témoin indiscret,
En vous le rapportant, aura tronqué le fait,
Je le vois; car, d'abord, il aurait dû vous dire,
La vérité, du moins, semblait le lui prescrire,
Que cette épouse dont votre bouche à l'excès,
A cru devoir vanter la beauté, les attraits,

A fait tout ce qu'une ame à souffrir aguerrie,
Peut pour entretenir la paix et l'harmonie ;
Qu'aux discours outrageans, aux soupçons, aux fureurs,
Elle opposa long-tems le silence et les pleurs :
Mais qu'accablée enfin par tant de sacrifices,
Ne voulant plus souffrir l'excès des injustices
D'un despote que rien ne pouvait corriger,
De langage et d'humeur, elle a bien pu changer ;
Sans scrupule, opposer à tant de violence,
De l'honneur offensé, l'énergique éloquence ;
Et forte de son cœur, forte de ses vertus,
Revendiquer ses droits trop long-tems méconnus.
Vous voyez bien, alors, que quoiqu'on la diffamè,
Tous les torts ne sont pas du côté de la femme,
Et que, sans nul regret, d'un hymen malheureux,
Elle a dû voir briser les trop funestes nœuds.

FLORVAL.

Mieux que toi, Dericé, Caroline est instruite,
Et chacun, du mari, doit blamer la conduite.
Si l'un de mes amis eût fait de pareils traits,
Jamais, je t'en réponds, je ne le reverrais.
Mais, sur cet entretien, brisons, je vous conjure,
Et parlons, bien plutôt, de l'heureuse aventure
Qui m'a fait rencontrer Dericé dans ces lieux.

DERICÉ.

C'est pour moi, je l'avoue, un hasard fort heureux ;
Car madame, à coup sûr, autre part retenue,
Ne se fût point, sans vous, présentée à ma vue.

FLORVAL.

Tiens ! c'est sans compliment, un bonheur pour nous tous.
Ah ! çà ? tu resteras quelques jours avec nous !
Tu n'es plus si pressé de poursuivre ta route ?

DERICÉ.

Tout ce qu'on voit ici peut retenir, sans doute :
Mais aussi, quelquefois, on craint d'être indiscret.

FLORVAL, *à Caroline.*

Engagez-le à rester.

CAROLINE.

Puisque vous l'avez fait,
Que pourrai-je ajouter ?

FLORVAL, *à Dericé.*

De l'embarras, du trouble !

Je ne sais aujourd'hui si mon œil y voit double;
Mais, depuis un instant, je me suis apperçu
Qu'on me sait quelque gré de t'avoir retenu.

DERICÉ.

C'est voir juste.

FLORVAL.

En effet, et je t'en félicite.
Sans façon, mes amis, souffrez que je vous quitte,
De me parer un peu, quoique vieux, je prends soin,
D'excuses, près de vous, je n'aurai pas besoin:
Je vous laisse tous deux en bonne compagnie;
Et, quand on s'entend bien, rarement on s'ennuie.
(*à Dericé.*)
Adieu. Tu peux parler, je réponds du succès.
(*à part, en sortant.*)
Je suis toujours heureux dans tout ce que je fais.

SCENE V.

DERICÉ, CAROLINE.

CAROLINE.

Vous êtes enchanté de votre persiflage.

DERICÉ.

Madame doit, du sien, l'être bien davantage.

CAROLINE.

Vous voyez, cependant, à quoi vous m'exposez,
Et quel est l'embarras qu'ici vous me causez.

DERICÉ.

Oh! toujours, d'un mari, la présence est gênante.

CAROLINE.

Dans certains cas, aussi, l'épigramme est choquante.
Et je crois mal-adroit d'aigrir encor les gens
Qu'on aurait intérêt de trouver indulgens.

DERICÉ.

J'en conviens: mais s'il faut parler sans équivoque,

L'indulgence, entre nous, doit être réciproque,
Dans le moment, sur-tout, où je vois que chez vous,
Tout le monde est admis, excepté votre époux.

CAROLINE.

Pour un jaloux, vraiment, la replique est choisie.

DERICÉ.

Ne vous y trompez pas, ce n'est point jalousie.
Un pareil sentiment suppose que l'amour
A, du moins, quelques droits de prétendre au retour;
Et, depuis trop long-tems, j'ai la preuve certaine
Que vous n'avez, pour moi, qu'une profonde haine.
Aujourd'hui, cependant, en venant dans ces lieux
Pour rompre des liens qui vous sont odieux,
Je me livrais encor à la douce chimère,
De retrouver, en vous, cet heureux caractère,
Qui vous embellissait, quand l'hymen à l'autel,
Nous enchaîna, tous deux, par un nœud solemnel.
Je disais : cette épouse, autrefois si sensible,
Ne voudra pas, toujours, se montrer inflexible.
Il est un terme à tout: par cet espoir séduit,
Je pars, je viens, j'arrive, et le charme est détruit.
Où je croyais trouver une épouse indulgente,
Je rencontre toujours une femme exigeante,
Qui, loin de m'excuser, et loin de m'accueillir,
Par un ordre formel, me prescrit de la fuir.

CAROLINE.

Savais-je qu'un parent que je connais à peine,
Viendrait, dans ce château, passer une semaine!
Fallait-il, sur-le-champ, dévoiler à ses yeux,
De nos débats privés, le secret scandaleux?
Ainsi quand j'ai cherché, par égard pour vous-même,
A surmonter l'effet de ma douleur extrême,
Quand j'ai craint de montrer toutes vos trahisons,
Ma générosité réveille vos soupçons,
Et votre ame, toujours défiante et jalouse,
De haine, ou de froideur, accuse votre épouse.
Allez, ingrat, allez, mon esprit égaré
S'aveuglait sur vos torts, vous l'avez éclairé.
Pour briser avec moi, ne cherchez point d'excuse :
Vos plaintes, vos transports, n'ont plus rien qui m'abuse.
Laissez un libre cours à vos vrais sentimens.
Je vous rends votre foi, je vous rends vos sermens.
Cet éclat m'est affreux; mais à votre injustice
Je veux bien faire encor ce dernier sacrifice,

Et je n'emporterai dans mon cœur prévenu
Que l'unique regret de vous avoir connu.

SCENE VI.

DERICÉ, *seul.*

EH bien ! cette entrevue est tout-à-fait aimable ! ....
Que m'importe au surplus ! .... Exigeante, intraitable,
Caroline, près d'elle, eût voulu m'enchaîner,
Et, sur mes volontés, constamment dominer.
Je ne subirai point cet indigne esclavage,
Et je remporterai, pour fruit de mon voyage,
Un cœur indépendant, fier, libre et dégagé
Des liens trop pesans dont il était chargé.
Heureux et satisfait de n'avoir plus de maître,
Un plus pur horizon, devant moi, semble naître,
O femmes ! pardonnez : vos fers sont bien flatteurs,
Mais c'est quand vous savez les entourer de fleurs !

SCENE VII.

DERICÉ, DUMONT.

DERICÉ.

TU viens fort à propos.

DUMONT.

Mais c'est ce qui me semble ;
Car je lis dans vos yeux que, tous les deux ensemble,
Et l'épouse et l'époux sont enfin réunis.

DERICÉ.

Oui, Dumont, pour jamais nos débats sont finis.

DUMONT.

Je vous l'ai toujours dit, le tout est de s'entendre,
Et vous avez bien fait d'insister et d'attendre.

DERICÉ.

Je n'aurai pas, du moins, perdu mes pas.

DUMONT.

Vraiment,
Je le crois bien, ni moi, dans le même moment,
Où vous peigniez l'ardeur.... du feu.... qui vous enflamme,
En tête-à-tête, aussi, j'entretenais ma femme.
Ah ! si vous aviez vu quels torrents de douceurs,
En flots précipités, s'échappaient de nos cœurs !
Chaque trait, chaque mot, et chaque répartie,
Etaient, de madrigaux, une encyclopédie.
Nous étions tout esprit : non jamais, entre époux,
On n'a passé, je crois, de momens aussi doux.
C'est qu'à l'amour, aussi, pour donner l'éloquence,
C'est un savant moyen que quelques mois d'absence,
Et, tous deux, comme vous, l'un de l'autre enchantés,
Pour mieux nous retrouver, nous nous sommes quittés.

DERICÉ.

Il suffit.

DUMONT.

Vous jugez à quel point je suis aise.

DERICÉ.

Vas seller mes chevaux, et préparer ma chaise.

DUMONT.

Je n'entends pas ?

DERICÉ.

Eh bien ! d'où vient cet air surpris ?
Vas seller mes chevaux, nous partons pour Paris,
Dans l'instant, m'entends-tu ?

DUMONT.

Mais quel soudain vertige ?

DERICÉ.

Sur l'heure, et sans délai, je veux partir, te dis-je.
Je ne resterai pas plus long-tems en des lieux,
Où je ne puis offrir qu'un aspect odieux.
Un mari complaisant doit, pour plaire à sa femme,
Savoir céder la place aux amis de madame.
Hâtons de quitter un séjour qui, je crois,
Nous a vus, aujourd'hui, pour la dernière fois.

SCENE VIII.

DUMONT, *seul.*

QUI, diable ! s'attendait à bourasque pareille !
Je ne sais, si je dors, je ne sais si je veille.
Comment, partir sur l'heure ! .... oublier mes amours !
Mais ai-je bien saisi le sens de son discours ?
C'est clair.... Quelque soupçon a, de la jalousie,
Réveillé, dans son cœur, l'absurde frénésie.
Je conçois son projet, et c'est pour divorcer,
Qu'à le suivre, aujourd'hui, monsieur veut me forcer.
Divorcer ! Il faut donc que je lui sacrifie
Ma femme, mon amour, le bonheur de ma vie.
Un auteur l'a bien dit : En tous lieux, en tous tems,
Les petits ont pâti des sottises des grands.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

DUMONT, ROSETTE.

ROSETTE.

TON maître est, en humeur, un être bien maussade.
A quel propos, dis-moi, cette brusque incartade?
Qu'a-t-on dit? qu'a-t-on fait?

DUMONT.

Dans le premier abord,
Je l'ai blâmé beaucoup, croyant qu'il avait tort.
Mais sachant, comme lui, votre conduite étrange,
Moi-même, à son avis, je reviens et me range.

ROSETTE.

Mon très-féal époux est un impertinent.

DUMONT.

Si je n'étais que ça, je serais fort content.

ROSETTE.

Que dis-tu?

DUMONT.

Pourriez-vous me faire ici connaître
Ce Florval qui, céans, parle et commande en maître?
Qui dispose de tout sans gêne et sans façon,
Et paraît, à son gré, gouverner la maison?
Quel est-il? d'où vient-il? Et pourquoi, je vous prie,
A-t-il eu l'insolence et la bizarrerie,
D'aller, sans notre aveu, monté sur nos chevaux,
Courir à droite, à gauche, et par monts et par vaux!

ROSETTE.

Comment? ce vieux cousin, parent de son épouse,
Réveille les soupçons dans son ame jalouse!

DUMONT.

Avec raison.

ROSETTE.

Le jeune et brillant Dericé,
Par un pareil rival, tremble d'être éclipsé !

DUMONT.

Pourquoi pas ?

ROSETTE.

A ce point être bizarre et sombre,
C'est bien, ce qui s'appelle avoir peur de son ombre.

DUMONT.

Il se peut.... Mais enfin. Ecoutez, s'il vous plaît ?
Ce rival, faux ou vrai, n'a-t-il pas un valet ?
Qui, leste en ses propos, et libre en ses manières,
En ait pris, avec vous, d'un peu trop familières ?

ROSETTE.

Cher Dumont, ce discours peu courtois, peu galant,
Pourrait, dans certains cas, passer pour insolent.
Mais je vois, clairement, quel motif a fait naître
Cet intérêt pressant que tu prends à ton maître.
Au surplus, ne crains rien, tu n'as point de rival.

DUMONT.

Je ne soupçonnais point ton cœur droit et loyal.
A ta fidélité, je rends plus de justice.
Mais enfin quelquefois, le hasard, le caprice ;
Le moment.... Bref, mon maître a tort et très-grand tort.

ROSETTE.

Eh bien ! pour le guérir, il faut faire un effort.

DUMONT.

C'est difficile.... Il vient : adieu ; de ta maîtresse
Vers nous, si tu le peux, rappelle la tendresse.

ROSETTE.

De rallentir mes soins, il ne m'est pas permis,
Quand le tendre Dumont doit en être le prix

DUMONT, *voulant l'embrasser.*

Charmante ! un pareil trait mérite récompense.

ROSETTE, *s'enfuyant.*

Non pas : c'est trop risquer que de payer d'avance.

SCENE II.

DERICE, DUMONT.

DERICÉ.

Il faut donc, mons Dumont, qu'on vienne vous chercher ?

DUMONT.

Non ; mais si, contre moi, vous voulez vous fâcher,
Avant de me juger, du moins, daignez m'entendre.

DERICÉ.

Depuis assez long-tems me faites-vous attendre ?

DUMONT.

Il est vrai ; mais, pourtant, pour aller à Paris,
Il nous faut des chevaux, et les vôtres sont pris.

DERICÉ.

Comment ?

DUMONT.

Ce vieux cousin, qui me paraît sans gêne,
Depuis une heure, avec, est à courir la plaine.

DERICÉ.

Il a pris mes chevaux ! Mais ce maudit Florval,
Est, il faut l'avouer, un franc original.

DUMONT.

C'est vrai.

DERICÉ.

Tout lui convient : qu'il plaise ou qu'il déplaise,
Il va toujours son train.

DUMONT.

Eh bien ! je suis fort aise
Qu'il vous ait procuré ce petit contre-tems.
En partant, vous eussiez fait trop de mécontens.
Et Rosette, et Dumont, Caroline, et vous même,
Car, dans le fond du cœur, je réponds qu'on vous aime.

DERICÉ.

On me l'a bien prouvé : l'ingrate craignait tant

Le succès qu'eût produit le raccommodement,
Qu'abusant, aussi-tôt, du léger avantage
Que lui donnaient, sur moi, mes torts et mon voyage,
Impérieusement, elle a voulu dicter
Des loix dont la rigueur devait me révolter.
Aussi, sans balancer, reprenant mon empire,
Ai-je, à ses volontés, refusé de souscrire.

DUMONT.

Quoi! vraiment! vous seriez effrayé pour si peu!

DERICÉ.

Pour si peu?

DUMONT.

Mais songez que ceci n'est qu'un jeu:
Songez, qu'en fait d'amour, c'est comme en politique;
Sur un traité de paix, dès l'instant qu'on s'explique,
Le premier mot qu'on dit n'est jamais le dernier;
D'abord, de part et d'autre, on a soin de crier
Bien haut: on s'examine, on tâte, on veut s'attendre,
On se rapproche, et puis l'on finit par s'entendre.

DERICÉ.

Je ne veux point ici demeurer plus long-tems.
Vas me chercher Florval.

DUMONT.

Je crois que je l'entends.
Je ne me trompe pas, non vraiment, c'est lui-même,

SCENE III.

DERICÉ, FLORVAL, DUMONT.

FLORVAL.

A MON avis, ma foi, c'est un plaisir extrême
Que de courir les champs, quand on est bien monté,
Tes chevaux ont un train, une légèreté....
D'en trouver de meilleurs, il serait difficile;
Aussi, dans un clin d'œil, ont-ils fait plus d'un mille.

DUMONT.

On s'expose, souvent, à de grands embarras,

En montant des chevaux que l'on ne connaît pas.

FLORVAL.

C'est vrai : car j'ai vu l'heure, en sortant du village,
Où le pauvre écuyer allait plier bagage.
Je courais ventre-à-terre : un terrein inégal
Dans son rapide élan fait broncher mon cheval :
Etourdi du faux pas, j'hésite, je chancèle,
Et j'ai beaucoup de peine à me remettre en selle;
Mais, plus heureux qu'adroit, je me suis soutenu,
Et, sans nul accident, me voilà revenu.

DUMONT.

Que pour une autre fois la leçon vous profite.

FLORVAL.

J'aurai soin, j'en réponds, de galopper moins vîte.
Cà, dis-moi, comment vont les affaires de cœur ?
As-tu fait des progrès, et vif en ton ardeur,
As-tu bien employé le tems de mon absence?

DERICÉ.

Oui : je vous attendais avec impatience
Pour quitter à l'instant ces lieux....

FLORVAL.

Tu veux partir ?

DERICÉ.

Il le faut, je le dois.

FLORVAL.

Mais fais moi le plaisir
De m'apprendre, du moins, quelle raison subite,
Te force, en ce moment, de nous quitter si vite ?
A tes vœux empressés, a-t-on fait peu d'accueil ?
Semble-t-on avoir vu tes soins de mauvais œil ?
J'en serais étonné : Caroline, sans cesse,
A beaucoup de douceur, unit la politesse ;
Et je ne conçois pas qu'elle ait manqué d'égard,
En te sachant, sur-tout, présenté de ma part.

DERICÉ.

En vain, de nous unir, votre amitié s'efforce :
Songe-t-on à l'hymen, quand on songe au divorce ?

FLORVAL.

Que dis-tu ?

DUMONT, *bas à son maître.*

Mais paix donc !

DERICÉ.

Que j'en suis bien fâché;
Mais je suis marié.

DUMONT.

Le grand mot est lâché.

FLORVAL.

Toi marié !

DERICÉ.

Long-tems les voiles du mystère
Ont celé cet hymen que nous avons dû taire.
De nos parens encor ces nœuds sont ignorés,
Et c'est, en les brisant, qu'ils seront déclarés.
De rapprocher nos cœurs, il n'est plus d'espérance;
La discorde, entre nous, a mis trop de distance.
Il n'est qu'un seul moyen de nous rendre la paix,
C'est de nous séparer, tous les deux, pour jamais.

FLORVAL.

Qu'entends-je ? Il se pourrait.... Aurais-tu donc la force
D'imprimer sur ton front la honte d'un divorce ?
Pourrais-tu réclamer ce privilège affreux,
Dont l'abus, parmi nous, fit tant de malheureux ?

DERICÉ.

Cette loi me paraît très-commode, et très-sage.
Beaucoup s'en sont servis, et j'en veux faire usage.

FLORVAL.

Très-commode, en effet : avec elle, en six mois,
De femme, ou de mari, l'on peut changer six fois.
Sans doute il est des cas où la loi bienfaisante,
Doit voler au secours d'une épouse souffrante,
D'un époux malheureux; mais ce moyen puissant
Ne doit être employé qu'en un besoin pressant.
De malheurs et d'abus la loi toujours avare
En doit rendre l'emploi difficile et très-rare.
De tant de nœuds brisés, quel bien est résulté ?
L'amour est-il plus pur, l'hymen plus respecté ?
A-t-on vu, parmi nous, grace à ces lois si belles,
Les époux moins légers, les femmes plus fidèles ?
Que dis-je ? Chaque jour, du plus sacré des nœuds.
Le vice et l'intérêt font un trafic honteux,
L'on se prend sans s'aimer, sans prétexte on se quitte,
On ne cherche pas même à voiler sa conduite.

Du déshonneur, enfin, l'on semble s'honorer.
Cet excès révoltant ne peut se tolérer,
Et d'indignation la vertu se soulève.
Déjà, de tous côtés, le cri public s'élève
Contre l'abus qu'on fait du lien conjugal;
Et si, dans ses progrès, l'on n'arrête le mal,
C'en est fait de nos mœurs; ce scandale funeste
Aura bientôt détruit le peu qui nous en reste.

DUMONT.

Pour le dissuader, j'ai fait ce que j'ai pu;
J'ai parlé comme vous, mais il ne m'a pas cru.

FLORVAL.

Quoiqu'il puisse arriver, et quoique l'on en dise,
Je veux t'empêcher, moi, de faire une sottise.
A Paris, dès demain, je me rends avec toi;
Et là, sans employer les secours de la loi,
L'amitié, la raison parviendront, j'imagine,
A suspendre, en son cours, cette guerre intestine.
Mes soins mettront un frein à tant d'emportement;
Et lorsque deux époux s'expliquent doucement,
Quelques soient les motifs qui, tous deux, les irritent,
Sans s'être rapprochés, rarement ils se quittent....

DERICÉ.

Votre zèle, à coup sûr, ne réussira pas.

FLORVAL, *revenant.*

Nous verrons.... A propos, j'ai rencontré là-bas,
Un marchand de Paris, un digne, un galant homme,
Que j'estime beaucoup; c'est Durand qu'il se nomme.

DERICÉ.

Durand!

DUMONT.

Mais ce nom-là ne m'est point inconnu.

FLORVAL.

Il vient ici, je crois, si j'ai bien entendu,
Suivre le payement d'une dette importante.

DUMONT.

Tout est perdu, fuyons; ce Durand qu'on nous vante,
De tous nos créanciers, est le plus acharné.

FLORVAL.

Pour trouver un asyle, il était très gêné.
Les étrangers, ici, ne savent où descendre;
Je l'ai, chez ma cousine, invité de se rendre.

DUMONT, *à part.*

C'est vraiment fort adroit.

FLORVAL.

Je cours l'en prévenir,
Certain de lui causer un sensible plaisir.
On aime, à la campagne, un peu de compagnie.

DERICÉ.

Oui, quand elle est, sur-tout, si joliment choisie.

FLORVAL.

Sans contredit, mon cher, cet honnête Durand,
Est un très-aimable homme, et je suis son garant.
Il a l'esprit orné, quoiqu'un peu de rudesse,
Et tous trois réunis à notre jeune hôtesse,
Nous trouverons, j'espère, en petit comité,
Les graces, l'amitié, l'esprit et la gaieté.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

DERICÉ, DUMONT.

DERICÉ.

FLORVAL, en vérité, paraît, il faut le dire,
Un fléau, sur mes pas, attaché pour me nuire.
Dans mes projets, c'est peu de me contrarier ;
Le traître, jusqu'ici, m'amène un créancier.

DUMONT.

Et de tout lui céder, vous avez la faiblesse.

DERICÉ.

Que veux-tu que je fasse? Il a toujours l'adresse
D'avoir raison.

DUMONT.

Je sais un remède à nos maux,
Et je vais....

DERICÉ.

Où vas-tu?

DUMONT.

Disposer vos chevaux.

Quand on quitte sa femme, on prend, grand train, la fuite;
Mais pour un créancier, l'on fuit deux fois plus vite.

DERICÉ.

Moi! fuir? Eh quoi? Dumont me suppose assez bas!
Pour user de moyens aussi peu délicats,
Il n'est, lorsque l'on doit, qu'un fripon ou qu'un lâche,
Qui, de ses créanciers, se dérobe et se cache.
Un procédé pareil est indigne de moi.
Je ne saurai jamais manquer de bonne foi.
D'ailleurs, de voir Durand, je ne puis me défendre.
Un devoir plus sacré me prescrit de l'attendre.
Près de rompre, à jamais, d'insupportables nœuds,
Je ne veux point laisser, aux censeurs rigoureux,
Le droit de m'accuser d'avoir, de Caroline,
Pour la quitter plutôt, amené la ruine.
Quelques soient, envers moi, sa haine et sa froideur,
Je dois à l'équité, je dois à mon honneur,
De remplir des traités, dont je suis seul comptable.
De mes profusions, elle n'est point coupable;
Et, quand mes créanciers viennent pour l'assaillir,
L'abandonner, Dumont, ce serait m'avilir.
Je reste.

DUMONT.

C'est superbe! On n'a rien à répondre
A cela. D'un seul mot vous savez me confondre.

DERICÉ.

Comme il faut, cependant, au curieux Florval
Dérober le secret de cette éclat fatal;
Comme il faut lui cacher l'embarras et la gêne,
Dont seul, avec raison, je dois porter la peine,
Je vais chercher Durand, moi-même, et l'inviter
A garder le silence, et ne point éclater
Devant cet indiscret qui, ne pouvant se taire,
De nos débats, bientôt, trahirait le mystère.
Contre ses questions, je cours le prémunir.
S'il m'échappait, sur-tout, songe à le retenir.

DUMONT.

J'entends: pour l'occuper, fiez-vous à mon zèle,
Ici, l'œil aux aguets, je reste en sentinelle.

DERICÉ.

Sur-tout, qu'avec Florval, il n'ait point d'entretien.

DUMONT.

Jusqu'à votre retour, il ne lui dira rien.

SCENE V.

DUMONT, *seul.*

NOUS avons fait, vraiment, un fort joli voyage !
Le cœur gros de soupirs, ennuyés du veuvage,
Pour appaiser l'hymen par nous trop négligé,
Nous crêvons les chevaux.... Un bel et bon congé
Accueille les transports de notre ame enflammée,
Et l'espoir, à nos yeux, se dissipe en fumée.
Un parent déloyal, un prétendu cousin,
Des esprits malfaisans, je crois, le plus malin,
Du ciel ici tombé, comme par un miracle,
Suscite, à notre amour, obstacle sur obstacle,
Brouille et divise tout.... Mon dieu ! que les parens,
Il faut en convenir, sont d'ennuyeuses gens !
Et combien je rends grace à la bonté divine,
D'ignorer les auteurs de ma triste origine !....
Mais j'apperçois Durand qui vient ici grand train.
Mon maître, en le cherchant, s'est trompé de chemin.
Allons, ferme, Dumont.... J'entends gronder l'orage;
Usons, pour l'écarter, d'adresse et de courage.

SCENE VI.

DURAND, DUMONT.

DURAND,

AH ! bon jour, mon garçon.

DUMONT.

Eh ! c'est le cher Durand !
Mais, mon dieu ! quel bonheur, si desiré, si grand,
Dans ce désert lointain, tout-à-coup vous amène?
On ne s'atsendait pas à cette heureuse aubaine;
Et de vous voir ici, je suis, en vérité,
Emerveillé.... ravi.... confondu. ... transporté.
Ce brave et bon Durand !

DURAND.

Comme ce garçon m'a
Il a pour moi, vraiment, une tendresse extrême.

DUMONT.

Oh ! non. Vous ne pouvez sentir ni concevoir,
Combien je suis sensible au bonheur de vous voir.

DURAND.

Mon ami, c'est fort bien.... Mais je cherche ton maître
Ou son cousin Florval.

DUMONT,

Il vient de disparaître.

DURAND.

Où peut-on le trouver ?

DUMONT.

Mais, je crois qu'en ces lieux,
Avant qu'il soit long-tems, vous les verrez tous deux.

DURAND.

Sitôt qu'ils paraîtront, tu viendras m'en instruire :
Je me rends au logis.

DUMONT, *le retenant.*

Je vais vous y conduire.
Et chez vous, tout va-t-il au gré de vos desirs ?
Comment gouvernez-vous l'amour et les plaisirs ?
On m'a dit, bien des fois, que, dans votre jeune âge,
Nul n'a su, mieux que vous, fléchir une sauvage.

DURAND.

Ici-bas, mon ami, chaque chose à son tour :
On respire, à vingt ans, les plaisirs et l'amour.
A cinquante, en bon père, on songe à sa famille.

DUMONT, *le retenant toujours.*

A propos.... Vous allez marier votre fille.
Oh ! comme elle est jolie ! En honneur, trait pour trait,
De son tendre papa, c'est le vivant portrait.

DURAND.

Grand merci !

DUMONT.

Que celui qui, bientôt en cachette,
Pourra, grace à l'hymen, croquer cette poulette,

Est un heureux mortel !

DURAND.

Finissons ces propos;
Je suis très-fatigué, j'ai besoin de repos.

DUMONT.

Et moi, qui de discours importuns vous assiège,
Je ne songe pas même à vous offrir un siège.
Que je suis étourdi !

DURAND.

Je ne veux point m'asseoir.
Crois-tu me retenir ici jusqu'à ce soir,
Et me faire jouer la scène toute entière,
Que fait certain tailleur dans le Festin de Pierre ?

DUMONT.

Mais vous seriez encor, soit dit sans vous troubler,
A semblable modèle, heureux de ressembler.

DURAND.

Ce n'est pas mon humeur.

DUMONT, *à part.*

Je ne vois pas mon maître.

DURAND.

Adieu, bon serviteur.

DUMONT, *à part.*

Où diable ! peut-il être ?

DURAND.

Je suis très-enchanté de ton zèle obligeant;
Mais, mon cher, des douceurs ne sont pas de l'argent.
Et je vais....

DUMONT.

Pour l'instant, c'est vraiment impossible.

DURAND.

Impossible ! pourquoi ?

DUMONT.

Personne n'est visible.

DURAND.

Ah ! çà ! mais je commence à m'impatienter.
De ces lieux, par hasard, voudrait-on m'écarter ?
Qu'on soit visible ou non, au surplus, peu m'importe:
Mais je ne suis pas fait pour attendre à la porte.

DUMONT.

Vous ne pouvez entrer.

DURAND.

Je verrai Dericé.

DUMONT.

On vient..... Durand triomphe, et mon poste est forcé.
(*Il sort.*)
Vite, sonnons l'alarme.

SCENE VII.

CAROLINE, FLORVAL, DURAND.

FLORVAL.

Ah ! ma chère parente ;
Voilà ce cher ami, qu'un ami vous présente.

CAROLINE.

(*à part.*)
C'est lui-même !.... Bon jour, mon cher Durand.

FLORVAL.

Tous deux
Vous vous connaissez donc ?

DURAND.

J'ai cet honneur.

FLORVAL.

Tant mieux.
Bientôt, à la campagne, on a fait connaissance ;
Mais il vaut encor mieux se connaître d'avance ;
Et c'est, dans ma rencontre, avoir eu du bonheur....
Eh bien ! mon cher ami, du mauvais débiteur,
Qui toujours vous promet, et vous trompe sans cesse,
Avez-vous découvert la demeure et l'adresse ?
Dans les renseignemens s'il faut vous seconder,
Ma cousine, avec joie, est prête à vous aider.
Ici, de tous côtés, d'une lieue à la ronde,
Particulièrement on connaît tout le monde.

DURAND.

Grace à vos soins pressans, je n'ai pas eu besoin
De courir fort long-tems, ni de chercher bien loin.

FLORVAL.

Vous l'avez donc trouvé ?

DURAND.

Celui que je réclame,
Celui que je poursuis, c'est l'époux de madame.

FLORVAL.

Son époux !

DURAND.

Le voici.

FLORVAL.

Dericé !

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, DERICÉ.

CAROLINE.

QUEL malheur !

(*Tout le monde reste un moment en attitude et en silence.*)

FLORVAL.

Dericé, son époux ! et votre débiteur !
L'énigme, maintenant, est facile à comprendre.
Je reconnais, enfin, ce prétendu Clitandre,
Qui, tantôt, se plaignant d'un hymen malheureux,
Vient ici, je le vois, pour en briser les nœuds,
Mais nous saurons pourquoi.

CAROLINE.

Souffrez qu'on vous observe....

FLORVAL.

Qu'avec moi, vainement, on use de réserve !
Un coup-d'œil me suffit pour tout appercevoir,
Et j'en sais trop, enfin, pour ne pas tout savoir.

DERICÉ.

DERICÉ, *vivement.*

Tout savoir ! Et pourquoi ?.... De quel droit, à quel titre,
Sans en être prié, vous faites-vous arbitre
D'un secret qui, toujours, dut vous être étranger ?
Dans vos façons d'agir, c'est être un peu léger :
Et fatiguer les gens de semblables poursuites,
De l'indiscrétion, c'est passer les limites.

FLORVAL.

Eh bien ! le cher cousin est tout-à-fait galant.

DERICÉ.

Je suis sincère, au moins.... Et vous, mon cher Durand,
Voulez-vous m'informer de la raison soudaine
Qui, sur mes pas, si vîte, aujourd'hui vous amène ?

DURAND.

Je viens vous demander les douze mille francs
Que je vous ai prêtés, en beaux écus sonnans.

DERICÉ.

Cette brusque démarche est tout au moins frivole,
Quand, pour huit jours, au plus, vous avez ma parole.

DURAND.

Comme vos créanciers, pour vous faire saisir,
Se sont tous réunis, j'ai dû les prévenir.

CAROLINE.

O ciel !

DERICE.

Une saisie !

DURAND.

Et, ma foi, très-complette !
Demain, avant midi, l'affaire sera faite.

DERICÉ.

Vous êtes consolant.

DURAND.

J'y joue assez gros jeu
Pour avoir quelque droit de me presser un peu.

FLORVAL.

Voilà pourquoi, tantôt, on voulait m'éconduire.
De ces détails charmans, on craignait de m'instruire.
Fort bien, avec plaisir, vos parens apprendront
Tout ce qui s'est passé : sur-tout quand ils sauront
Que de les consulter, sans avoir pris la peine,
L'hymen, à leur insu, l'un l'autre vous enchaîne;
Que, pour comble de biens, deux époux imprudens
Sont forcés de briser des liens trop pesans,
Et qu'un prodigue, enfin, a, de leur Caroline,
Par ses profusions consommé la ruine.

CAROLINE.

On aurait très-grand tort d'accuser mon époux.
J'ai seule, de mon oncle, attiré le courroux.
Jeune, adorant le faste et la magnificence,
C'est moi qui provoquai cette énorme dépense.
C'était pour contenter, non ses goûts, mais les miens,
Qu'il a sacrifié sa fortune et ses biens.
Si, dans ces jours brillans, il contracta des dettes,
Ce fut, n'en doutez pas, pour moi qu'il les a faites;
Et puisque j'ai joui de ces plaisirs charmans,
C'est à moi d'en remplir tous les engagemens.
(*à Durand.*)
Pour vous, que cet écrin soit garant de la somme
Que vous avez prêtée en digne et galant homme.
Sur-tout point de refus : de grace, assurez bien
Tous ceux à qui je dois, qu'ils ne redoutent rien.
Je ferai face à tout, sur moi qu'ils se reposent;
Je sais ce que l'honneur et le devoir m'imposent.
Ma terre répondra de ce qui leur est dû.

DERICÉ.

Quoi! c'est vous! .... Juste ciel! l'ai-je bien entendu!
Je ne souffrirai point ce noble sacrifice :
Du sort, qui me poursuit, vous n'êtes point complice.
Caroline, il suffit que je sois malheureux,
Sans vous voir partager mon destin rigoureux.
En vain pour m'excuser, votre indulgence extrême

Vous fait, en ce moment, vous accuser vous-même.
Moi, coupable envers vous, ai-je donc mérité
Ce magnanime élan de générosité,
Dans le moment, sur-tout, où le nœud qui nous lie
Va, grace à mes erreurs, se briser pour la vie ?

CAROLINE.

Me séparer de vous ! je n'y souscrirai pas ;
Un tel éclat répugne à des cœurs délicats.
Si, tantôt, par dépit, j'y semblai résolue,
Je n'avais point alors mesuré l'étendue
Des dangers dont, tous deux, nous étions menacés.
Vous êtes malheureux, vos torts sont effacés.

FLORVAL.

Je m'y perds.... Mais enfin, quel but est donc le vôtre ?
Vous vouliez, à l'instant, vous quitter l'un et l'autre.
Et je vois, entre vous, s'élever le combat
De l'amour le plus tendre et le plus délicat.
Pourquoi m'avoir caché l'embarras où vous êtes,
Cet hymen clandestin, ce divorce, ces dettes ?

CAROLINE.

De tous ces vains débats, pourquoi vous affliger ?

FLORVAL.

Pourquoi ! Valait-il mieux, au sein d'un étranger,
Déposer vos secrets, vos tourmens et vos craintes ?
Rendre les tribunaux confidens de vos plaintes ?
Courir, avec scandale, à la célébrité ?
Aiguiser tous les traits de la malignité ?
Et pour ne point vouloir appeller à votre aide,
D'un accident léger, faire un mal sans remède ?
Je suis piqué, vraiment, et vois, avec douleur,
Qu'à ce point, ma cousine, ait douté de mon cœur.
Ne suis-je pas l'ami de la famille entière ?
Pouvez-vous ignorer combien vous m'êtes chère !
Et, de votre bonheur, uniquement jaloux,
Ma fortune et mes soins ne sont-ils pas à vous ?
Vous êtes des ingrats ! Et semblable conduite,
Je le dis franchement, me confond et m'irrite.

CAROLINE.

Daignez me pardonner.

FLORVAL.

J'accorde ce pardon ;
Mais j'y mets, cependant, une condition.

CAROLINE.

Quoique votre amitié puisse ici nous prescrire,
D'avance, à vôtre arrêt, je suis prête à souscrire.
Vous avez, sur nos cœurs et sur nos volontés,
Des droits trop bien acquis, pour être contestés.

FLORVAL.

A la bonne heure ! au moins on est plus raisonnable ;
Alors, de tout, ici, je me rends responsable.
Pour aller à Paris, je vous quitte demain,
Avec tous vos parens, j'arrange votre hymen.
Des créanciers, sans bruit, je rassemble la masse,
Je les satisfais tous, et vous en débarasse,
Puis, pour présent de noce, à l'instant je reviens,
Comme je l'ai promis, vous assurer mes biens.
Le cher ami Durand, pour finir cette affaire,
Voudra bien me prêter son petit ministère.

DURAND.

Et vous pouvez compter qu'avec bien du plaisir
Je vous seconderai.

SCENE IX ET DERNIÈR

LES PRÉCÉDENS, DUMONT, ROSET

ROSETTE.

L'ON vient de vous servir.

DUMONT.

Vos chevaux sont tout prêts.

DERICE.

Non, mon ami ; je reste.
Revenu, pour jamais, d'une erreur trop funeste,
Grace aux soins d'un ami, je retrouve en ce jour
D'une épouse adorée, et le cœur et l'amour.

DUMONT.

Vivat ! qu'en dit Rosette ?

ROSETTE.

Imitant ma maîtresse,
Je pardonne à Dumont, et lui rends ma tendresse.

DUMONT.

Grand merci.

FLORVAL.

Mes amis, qu'entre vous, désormais,
D'un hymen fortuné rien ne trouble la paix.
Maintenant, avec moi, tous deux soyez sincères :
Convenez qu'un peu libre, et franc dans mes manières,
Bien des fois, aujourd'hui, je parus à vos yeux,
Importun, indiscret ?

